



Ils ont sauvé l'honneur!

### Division de Villeneuve.

Vendée, Gironde, Lot-et-Garonne. - Les commencements du 78<sup>e</sup> mobiles, ou plutôt les débuts de son chef le colonel comte de Lautrec, méritent d'être rapportés. Il y a là un exemple de désir tenace de servir son pays, que nous ne saurions passer sous silence.

On verra aussi comment on s'entendait, à Tours, à encourager les bonnes volontés, avant l'arrivée de Gambetta. Notre récit va nous éloigner pour un instant des bords de la Loire, mais qu'importe ? notre livre est moins un ouvrage d'histoire qu'une conversation, une causerie avec nos lecteurs, qui, jusqu'ici, nous ont suivi où nous avons cru devoir les conduire, avec une bienveillance amicale et une bonne grâce dont nous ne saurions trop les remercier.

M. de Lautrec, ancien élève de Saint-Cyr, ancien lieutenant d'infanterie, ayant servi plus tard comme major et chef d'état-major dans l'armée du roi de Naples pendant le siège de Gaëte, en 1860, a demandé en vain, au début de la campagne, à reprendre du service. Une nouvelle demande adressée, après le 4 septembre, aux généraux Trochu et Le Flô, n'a pas eu plus de succès. Il se résout alors à lever à ses frais une troupe de partisans lorrains pour aller dans l'est harceler les ennemis.

« Les journaux de Paris insérèrent presque tous mon appel, il me vint beaucoup de monde, mais devant mes conditions : *Obéissance absolue ou mort*, il ne se trouva au rendez-vous, à la porte Maillot, le 29 septembre, jour de mon départ, que huit hommes décidés... »

C'était peu, mais M ; de Lautrec ne se décourage pas ; il donne à chacun de ses nouveaux et trop rares soldats, un fusil Lefauchaux à deux coup et 20 cartouches.

Mais, Paris étant investi depuis dix jours, il faut d'abord songer à franchir les lignes prussiennes, et l'on n'a que très peu de renseignements sur les positions occupées par l'ennemi.

La petite troupe, l'escouade, devrions-nous dire, des partisans lorrains de M. de Lautrec franchit d'abord nos avant-postes à Courbevoie, puis son chef se rend à

Nanterre avec la pensée de s'y renseigner sur la possibilité d'atteindre son premier objectif qui est un débarquement dans l'île de Bezons. Une fois dans l'île on verra.

Il apprend à Nanterre qu'il y a encore sur la Seine une barque servant aux habitants de Carrières-Saint-Denis pour venir exploiter leurs terres de l'autre rive ; il trouve cette barque et propose immédiatement à ses hommes de s'embarquer.

Mais ces partisans si résolus, ces hommes au cœur d'airain qui ont accepté la fière devise : Obéissance ou mort, ont une première défaillance. Ils hésitent et il faut que leur chef s'élançe le premier dans la barque pour qu'ils se décident à y entrer à leur tour.

« Quelques minutes après nous étions dans l'île, nous l'explorâmes ; elle n'était pas occupée par les Prussiens qui étaient seulement de l'autre côté, à Carrières-Saint-Denis. »

Mais il faut franchir l'autre bras de la Seine, et comme on n'a pu faire faire le tour de l'île à la barque, ni la transporter à bras, force est de se procurer une autre embarcation. Un hasard heureux fait qu'on la trouve, près du pont de chemin de fer écroulé par la mine.

« Il était alors trois heures du matin, 30 septembre.

« Au moment de s'embarquer, au milieu de la nuit, le cœur manqua à mes hommes : ils reculèrent, me suppliant de remettre au lendemain le passage de la Seine. Pensant que le lendemain ils auraient encore moins d'énergie, je leur reprochai leur manque de parole et me disposai à franchir seul la Seine.

« Plein de confiance en Dieu, je m'embarquai et je poussai au large. » Hélas ! Dans la nuit, elle ne va pas loin, la barque qui porte le comte et sa fortune. « J'échouai, dit-il, sur une vasière, et je regagnai la rive en pataugeant dans la vase.»

Et pourtant il fini, dans la nuit même, après d'autres péripéties qu'il ne nous conte pas, à atteindre Carrières-Saint-Denis, mais sans ces lorrains, aventuriers trop ennemis de l'aventure, sans ces gaillards enrôlés pour être des loups dévorants et qui se sont trouvés n'être que de timides agneaux. De là, notre héros, grâce à l'aide du curé et de quelques habitants, peut gagner Saint-Germain, puis Mantes où il voit les Prussiens pour la dernière fois. Mais le comte n'est pas au terme de ses tribulations. Tout heureux d'avoir échappé à l'ennemi, il « respire à plein poumons » quand il

tombe sur une patrouille de gardes nationaux de la Roche-Guyon qui l'arrêtent et l'emprisonnent comme espion. Le lendemain, 2 octobre, il est remis à la gendarmerie à Vernon.

« Celle-ci, malgré mes papiers qui étaient en règle (il avait entre autres un sauf-conduit du général Trochu), n'osa pas me relâcher parce que j'avais été arrêté par le maire de la Roche-Guyon, et que *les choses devaient suivre leur cours régulier*. » La foorme ! Enfin le colonel du Château, commandant de la place de Vernon, veut bien lever l'interdit, et voilà le comte de Lautrec sur le rail se rendant à Tours.

Là, il voit successivement M. Glais-Bizoin, l'amiral Fourichon, le général Lefort. Il leur propose de faire pénétrer leurs dépêches dans Paris ; partout il échoue, on ne juge pas à propos d'utiliser ses services.

Alors il prend son fils avec lui, et part pour la Lorraine et l'Alsace, avec l'intention de lever, dans le pays même, une nouvelle compagnie de partisans. Mais la fatalité s'en mêle.

Cette fois, c'est le général Cambriels qui le dissuade de cette idée. Il y avait de quoi rebuter le plus intrépide, mais non M. de Lautrec. Il revient à Tours, où, heureusement pour lui, les Glais-Bizoin sont rentrés dans la coulisse.

Il y voit M. Thiers, à qui il donne des renseignements sur ce qu'il a vu, et il envoie un mémoire au gouvernement.

Enfin, le 30 octobre, il reçoit sa nomination de lieutenant-colonel commandant le 78<sup>e</sup> régiment de mobiles, qui doit se former par ses soins à la Roche-sur-Yon. Ce régiment sera composé de 3 bataillons : 1<sup>er</sup> (Vendée), 2<sup>e</sup> (Gironde) et 3<sup>e</sup> (Lot-et-Garonne).

Le 1<sup>er</sup> bataillon se trouve prêt avant les autres, et c'est lui que nous voyons opérer le 10 décembre, près de Marolles, avec les troupes du 21<sup>e</sup> corps dont il fait partie. Il est armé de chassepots, et a pour commandant un parent du lieutenant-colonel, le chef de bataillon Gustave de Lautrec. Le lieutenant-colonel a conservé la direction supérieure du bataillon devant l'ennemi.

Laissons parler l'historique.

« Le samedi 10, très forte reconnaissance à Villermain. Sur notre droite, la canonnade était violente : c'était la division Colin (2<sup>e</sup> du 21<sup>e</sup> corps) qui luttait énergiquement contre les Prussiens qui voulaient couper le 21<sup>e</sup> corps en deux.

Le 78<sup>e</sup> était de réserve derrière le village de Marolles. Voulant voir de près le combat, je laissai le commandement du bataillon (les 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> bataillon étaient encore à la Roche-sur-Yon) au commandant de Lautrec, et je me rendis à Villermain où une grosse ferme brûlait. En arrivant aux premières maisons, je rencontrai un adjudant d'infanterie de marine, qui s'informa où était le général Guillon ; il venait demander au général, de la part du général Colin, de soutenir l'infanterie de marine qui ne pouvait se maintenir à Villermain.

Ici le colonel de Lautrec fait preuve d'une initiative qu'on a constatée que trop rarement en 1870.

« Quoique redoutant une réprimande de mon général, car ma place n'était pas à Villermain, malgré que le chef de bataillon de la Vendée fût à la tête de ses hommes, je me rendis au galop près du général Guillon, pour lui faire part des paroles de l'adjudant d'infanterie de marine. Le général me répondit : « Je ne puis bouger d'ici, j'ai des ordres formels. »

« - Mais mon général, nous ne pouvons cependant assister froidement à l'écrasement de la gauche de la 2<sup>e</sup> division ; je vous en supplie, laissez-moi, avec mon premier bataillon, marcher à l'ennemi et lui enlever les deux pièces qu'il vient d'aventurer à notre extrême gauche.

« En effet, depuis un moment, l'ennemi, s'apercevant du trouble de la gauche et que notre division hésitait dans ses mouvements, avait ouvert le feu de deux pièces sur nous ; ces deux pièces étaient abritées dans une grosse ferme entre Ouzouer-le-Marché et Villermain.

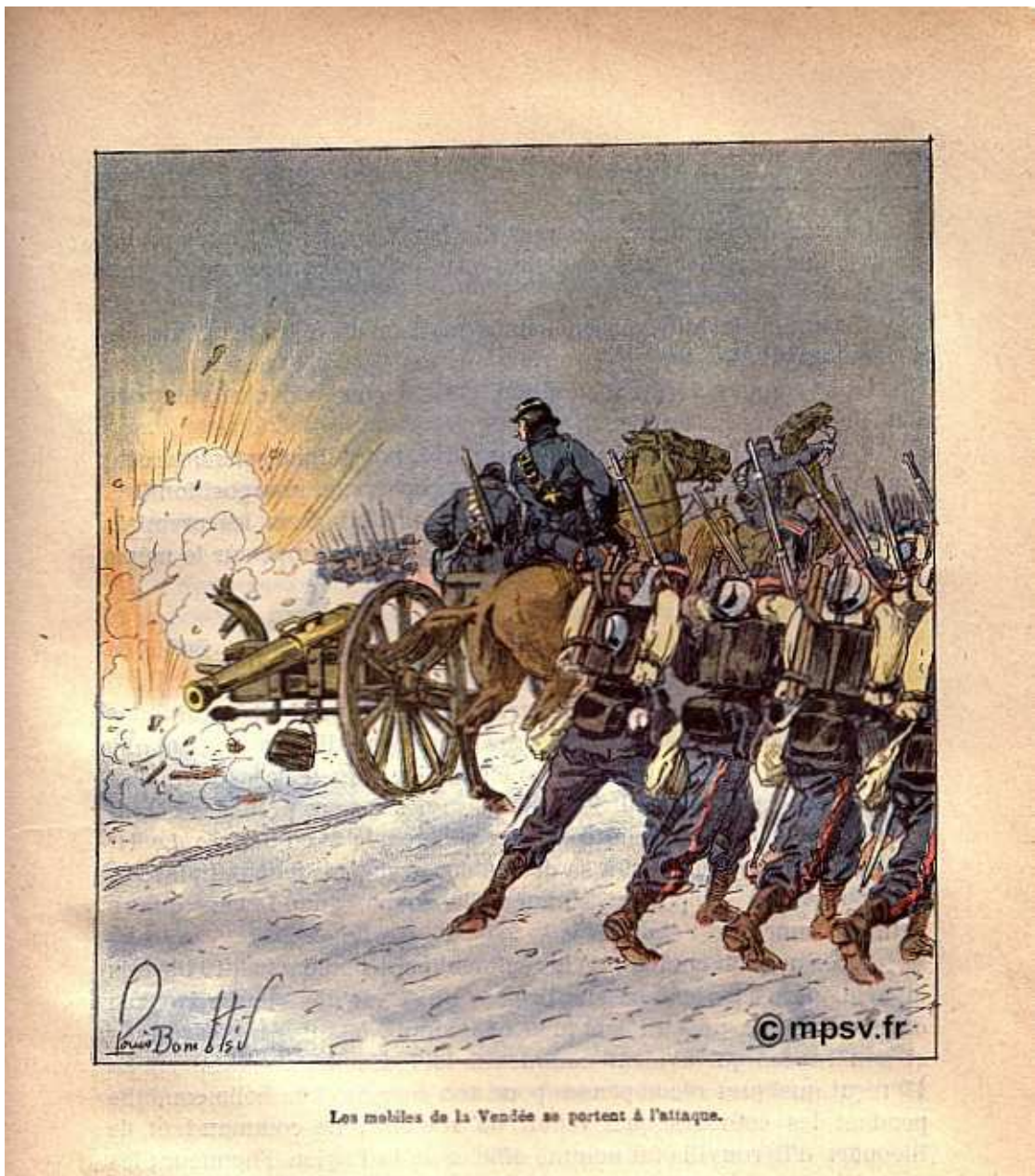
« Après un instant de réflexion, le général Guillon me dit : « Colonel de Lautrec, vous prenez sur vous la responsabilité de cette opération, allez ! Je vous donne les deux pièces de 4 que voilà. » Et il me les désignait de la main. »

En une minute le lieutenant-colonel de Lautrec a averti le chef de bataillon de la Vendée et le capitaine d'artillerie de se porter en avant. Mais il va trouver encore une fois devant lui foorme...Dame ! On est français ou on ne l'est pas. Le général de



brigade Stefani a vu le mouvement et veut l'arrêter, parce que, dit-il, il n'en a pas été averti par la division.

« Les explications, les allées et venues à la division, retardèrent le mouvement. Les mobiles de la Vendée, pleins d'entrain, s'avancèrent dans la plaine, avec les deux canons de 4, et soutenus par un bataillon de marins, commandant Michaud. Arrivés au milieu de la plaine, les Prussiens ouvraient leur feu d'artillerie sur nos deux canons de 4 ; leur premier coup brisa une roue d'un des canons, leur second tua un cheval. »



Alors un officier d'état-major arrive, de la part du général Guillon, ordonner au lieutenant-colonel de suspendre sa marche en avant. « Il fallut obéir et rester là, »

trois heures durant, exposés aux obus ennemis. Les jeunes Vendéens furent dignes de leur nom ; ils ne bronchèrent. Le bataillon eut 19 hommes tués ou grièvement blessés. Le docteur Rousse fut le seul officier qui fût blessé... » (Légèrement à la jambe).

« Le sous-lieutenant Roy montra une énergie digne de récompense, car sans lui, sa compagnie, terrifiée par les ravages que venait d'occasionner un obus, qui avait tué 2 hommes et en avait blessé 11, se débandait quand il ranima le courage de ses hommes et les maintint alignés sur les cadavres de leurs camarades.

« Le sergent Dixneuf, le caporal Micou et les mobiles Rondeau et Bodin eurent la médaille militaire. MM. Rousse et Roy furent proposés pour la croix, mais ils ne l'obtinrent pas. »

Le 24 décembre, au Mans, le régiment sera enfin réuni.

Nous le retrouverons aux affaires du Mans.